

une guérison certaine ; mais si mes efforts restent infructueux sur ce terrain...

— Alors ?

— Alors, tout est à craindre.

Henri eut un soubresaut, un cri de douleur qui remua l'âme des compagnons.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! exclama-t-il. Près de la gagner, je serais près de la perdre !

— Espérez ! conclut le docteur d'un ton paternel.

De Sambry eut réellement pitié du pauvre Henri.

— Nous la sauverons, dit-il ; et, pour commencer, nous camperons ici jusqu'à ce que tout danger ait disparu.

Un long regard de reconnaissance tomba des yeux de de Simo sur la figure du chef et ses mains serrèrent les siennes dans une chaleureuse et forte étreinte.

— Merci, merci, s'écria-t-il.

— Voilà des amis, de vrais amis, murmura Paul.

Cependant, pendant que les explorateurs continuaient leur conversation et se racontaient leurs aventures, Sir William, repris du démon de la chasse, était sorti avec Mwama pour abattre quelque gibier.

Il n'avait pas eu de peine à en découvrir, car, après quelques minutes de marche, il était arrivé à un lac où barbotait une troupe de hérons.

D'un coup de maître il en avait tiré deux, qu'il s'empressa de ramener au camp.

Le soir étant venu insensiblement, on soupa en commun, terminant ainsi dignement une journée bien commencée.

— Allons nous reposer, dit le chef. Demain nous arrêterons les plans de notre future expédition.

Cette nuit-là on dormit à poings fermés, à l'exception du docteur et de Nkéré, qui veillaient près de Cathérine.

XVI

LA JOIE RENAÎT

A l'aurore on fut debout ; et, après déjeuner, on se réunit pour entretenir des prochaines explorations.

Déjà les Européens sauvés se sentaient revivre et l'on eut dit que la présence de leurs nouveaux amis y contribuait pour une large part.

La gaieté paraissait être revenue au camp, car même de Sambry et les siens montraient une satisfaction réelle, résultat du succès de leurs efforts.

Quant à Cathérine, elle avait passé une nuit orageuse, bien que le docteur eût constaté avec bonheur un stationnement dans la fièvre.

— Rien n'est encore perdu, disait-il, et pourvu que je parvienne à maîtriser ces attaques violentes et répétées, nous pourrons espérer de rendre à Paul une sœur et à Henri, une fiancée.

— Fasse le ciel qu'il en fût ainsi, répondit de Sambry.

— Cela sera, affirma flegmatiquement sir William.

— Je suis de votre avis, compléta Criquet, et il y a dans tout ceci une chose qui me chiffonne.

— Laquelle donc ?

— C'est que je ne puis pas me mettre à la place de Cathérine et reprendre pour mon compte cette satanée maladie.

— La bonne blague ! exclama sir William. Vous crieriez comme un veau.

Criquet se drapa dans un air de dignité.

— Ah ça, fit-il, depuis quand ressemblé-je à un veau ?

— Oh, oh, mon ami, ne vous fâchez pas. La comparaison est sans intention mauvaise.

— Du reste, je le ferais d'autant plus volontiers que sur moi le mal n'a pas de prise.

— Voilà de l'audace, au moins.

— Non, c'est de la franchise.

— Ou de la sottise.

— Comme vous voulez. Au fond, ça m'est égal.

— Criquet, mon ami, vous tournez comme le vent.

— Lorsqu'il est en bonne humeur, et pour ma part je le suis.

— Du vent ?

— Non, en bonne humeur. Du diable ! j'ai dormi comme une marmotte, car c'est que vos hamacs sont bel et bien des couches luxueuses.

— Ah mais, vous n'avez encore rien vu.

— Vraiment ?

— Parole d'honneur. Nous sommes installés comme des princes.

— Détrônés.

— Hein ? Que dites-vous ?

— J'ai dit : fortunés. Et qu'avez-vous encore ?

— Une batterie de cuisine, au grand complet ; des tables, des chaises, une cave bien fournie, des approvisionnements en masse, des piles électriques, de tout enfin.

Criquet ouvrait des yeux démesurés et regarda, bouche béante, son interlocuteur, comme s'il allait l'avalier.

— Vous avez tout cela ? demanda-t-il stupéfait.

— Tout cela.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'il vous manque une grande et bonne chose.

— Voyons ; que serait-ce ?

— Un piano.

— En joueriez-vous ?

— Avec les pieds, oui, puisque mes connaissances musicales sont tellement étendues, que je ne suis jamais parvenu à me faire entendre en société sans être salué par une bordée de sifflets ou sans être immédiatement expulsé. Et pourtant, j'adore la musique.

— La musique savante ?

— Savante ou stupide, cela m'est égal. Mais je donnerais volontiers, en ce moment, un joli louis — si je l'avais — pour entendre un morceau quelconque, ne fût-ce qu'un air d'orgue de Barbarie.

L'Anglais eut un malin sourire.

Il tapa sur l'épaule du Bruxellois, et le regardant familièrement :

— Eh bien, dit-il, vous aurez votre air d'orgue.

— Quand nous serons en Europe, n'est-ce pas ?

— Non, ici même.

— Allons donc !

— Je vous l'assure.

— Seriez-vous ventriloque ?

— Pas plus que vous ; mais je suis joueur d'orgue.... à mes moments.

Criquet était sur le point de se fâcher.

— J'ai là, dans mes bagages, un magnifique orgue de Barbarie, ajouta sir William, et je tiendrai la promesse que je vous ai faite. Ce soir, au clair de lune, nous aurons une audition.

Le Bruxellois prit une pose dramatique et, rendant à sa voix un accent grave :

— Jurez-moi sur l'honneur que vous ne me trompez pas, fit-il.

— Je vous le jure, répondit sir William sur le même ton.

— Merci et hur ah s'écria Criquet.

Et jetant son couvre-chef en l'air, il se mit à pirouetter comme un valseur, en lançant des hurrahs formidables.

— Le voici redevenu le Criquet de jadis, dit Henri à de Sambry.

— C'est le bouffon de la troupe ? demanda le chef.

— Brave garçon, qui, bien souvent, nous a tirés d'un terrible embarras en se dévouant avec une abnégation exemplaire.

— Bon cœur alors ?

— Cœur d'or.

— Mais frivole ?

— Sauf devant le danger.

— Allons, je vois que c'est un soutien de plus.

— Et sur lequel vous pouvez compter.

— Du reste, un peu de gaieté console bien souvent dans le malheur.

— Surtout quand les souffrances ont été si longues que les nôtres.

— Voyons, n'y pensons plus et causons d'autre chose. Aujourd'hui même nous inaugurons notre nouvelle existence, c'est-à-dire la lutte pour les principes de la civilisation, lutte basée sur notre force et notre nombre. Maintenant que nous avons trouvé en vous et les vôtres, un renfort significatif, nous allons tracer définitivement la ligne de conduite que nous suivrons.

De Sambry porta les regards autour de lui, comme pour compter les membres présents de la caravane.

— Ils y sont tous, je crois, dit-il. Si nous commençons ?... Oh, mais je remarque qu'il en manque un : von Ruff.

Henri se mit à rire.

— Oh, si vous comptez sur von Ruff, vous comptez sur le vide.

— Pourquoi ?

— Parce que les choses de l'expédition lui sont indifférentes.

— C'est peu logique.

— Qu'y voulez-vous ? Il cherche des plantes et des minéraux, il fouille, il refouille, il collectionne, et voilà tout.

— C'est peu pour un explorateur.

— Mais beaucoup pour un savant.

— Ah oui, j'oubliais que c'est un savant.

— Tenez, je gage qu'en ce moment encore il est en train de battre les environs à la découverte de ses chères plantes et de ses pierres adorées. Je ne m'étonnerais même pas qu'il fût déjà parti avant l'aurore.

— Diable d'apôtre, remarqua de Sambry.

— En effet, et incorrigible.

— Tenez, le voilà justement, ajouta Henri, en montrant du doigt un homme qui se dirigeait vers le campement.

C'était von Ruff, chargé de plantes et d'herbes en telle profusion qu'il s'effaçait presque entièrement derrière leur feuillage. Ses poches en étaient bourrées et il en avait mises jusque dans l'intérieur de son chapeau.

Les explorateurs eurent beau se moquer de lui; il n'en continua pas moins gravement sa route et alla déposer son fardeau dans une des tentes, sans même avoir l'air de s'apercevoir de la présence des compagnons.

Presqu'aussitôt il sortit de l'habitation et s'éloigna du même pas mesuré et tranquille.

De Sambry ne put comprendre cette indifférence.

— Hé, von Ruff! s'écria-t-il, nous avons besoin de vous.

Le savant s'arrêta, mais sans se rapprocher.

— Pourquoi faire? demanda-t-il.

— Mais, diantre! Pour nous concerter sur mille et un points de notre expédition.

Von Ruff haussa les épaules.

— Allez toujours, fit-il, je me range à tout. Du reste, cela ne m'intéresse guère.

— Pourtant.....

— Oh, permettez que je vous laisse. J'ai déniché dans la forêt un magnifique lot de « *Pistia Stratiotes* », comme je n'en vis jamais. Je veux les récolter toutes. Adieu.

Et sans même se donner la peine de tourner encore la tête, il continua sa route, en souriant, en esprit, à ses chères plantes.

— Il est fou, cet homme, riait de Sambry.

— S'il ne l'est pas, il le deviendra à coup sûr, répondit Henri.

— Soit, nous nous passerons de lui.

— C'est ainsi que nous faisons toujours.

— Et nous déciderons entre nous.

On se réunit donc en cercle; et de Sambry ayant fait une distribution de cigares, on savourait ceux-ci tout en causant.

Le premier point soulevé par de Sambry fut la nomination d'un chef unique pour la caravane entière.

— Sans cela, disait-il, point de discipline; et sans discipline, point de salut.

Naturellement, le choix ne fut pas long à se produire.

De Sambry fut proclamé chef, Henri ayant abdicé tous les pouvoirs qu'il avait exercés auparavant sur son expédition à lui.

— Voilà donc un point de débattu, fit le chef. Passons à d'autres. Et d'abord, je nourrissais un projet qui s'écarte un peu de nos vues générales, mais que vous accueillerez favorablement, j'en suis persuadé.

Chacun eut la curiosité dans le regard.

— J'ai pensé, reprit le chef, qu'il serait digne que nous fêtions votre heureuse délivrance et nos bonnes relations, par une sorte de banquet de famille.

Tous les bras se levèrent.

— Bravo ! Bravo ! cria-t-on de toutes parts.

— Nous boirons du Champagne ! exclama Criquet.

— Oui, mon ami, nous en boirons, répondit gravement le chef.

— Et nous chanterons des romances ! reprit le Bruxellois.

— Non, mais nous ferons tourner l'orgue, intervint sir William.

— A la bonne heure ! Vive l'orgue ! criait Criquet.

De Sambry laissa s'apaiser ce flot d'exclamations joyeuses dont il comprenait parfaitement l'expansion.

— Nous sommes donc d'accord pour le banquet. Il aura lieu demain. Nkéré nous fera un menu royal, dans lequel notre ami Darly aura pourtant encore à fournir sa quote-part.

L'Anglais sourit.

— Je suis prêt, dit-il. Que désirez-vous : des grives, des cailles, du chevreuil ou du sanglier ?

— Tout ce que vous voulez, pourvu que ce soit bon.

— Je vous promets de faire bien et abondamment.

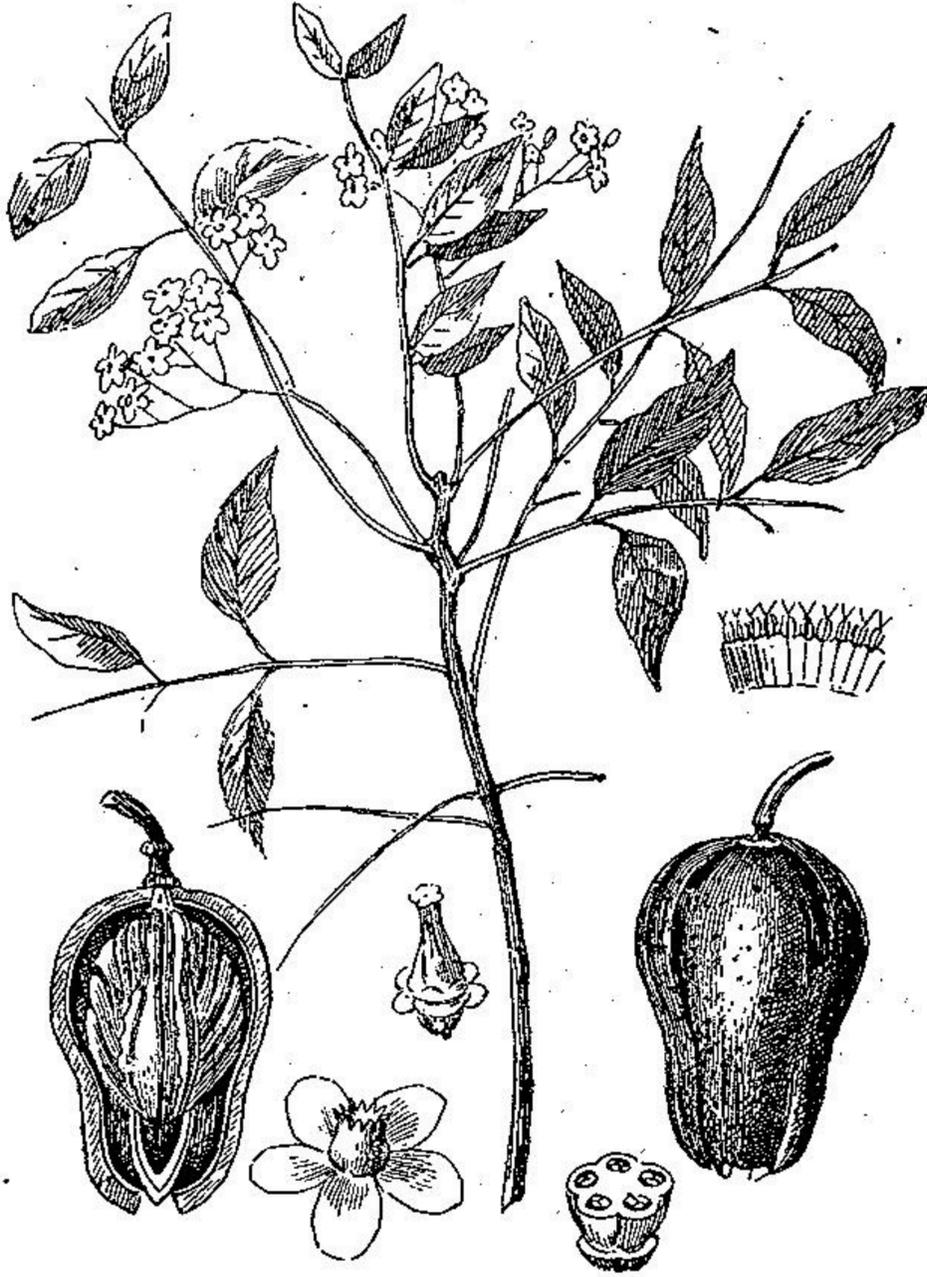
— Il me va, ce Darly, se dit in petto le Bruxellois ; ce diable d'homme ne doute de rien.

— Mais, pour que la fête soit complète je tiens à exécuter encore un autre numéro du programme que j'ai rêvé, et que voici. Vous nous avez dit que lors de votre arrivée à Gama-Damala, les habitants de ce village, malgré leur pauvreté, vous ont bien accueillis, et ont fait pour vous tout ce qui était possible.

— C'est la vérité, confirma Henri ; et si nous avons quitté leur village ces que nous voyions bien que nous leur étions à charge, et que nous pouvons aller nous caser près du fleuve, afin de pourvoir nous-mêmes à notre subsistance au moyen du poisson que nous fournissaient les eaux du Kassa.

— Donc, cette séparation s'étant faite de votre propre gré, il y a lieu de récompenser les indigènes de Gamala pour leur bonne hospitalité. Aussi je propose de faire servir cet acte comme couronnement à notre banquet de demain.

— Que ferez-vous ? demanda sir William.



LE MAHAGONI. (P. 182.)

— Laissez-moi achever. Nous annoncerons ces indigènes qu'au désert il sera fait par nous une distribution de petits présents, pour le motif énoncé. De la sorte nous nous serons acquittés d'une dette et nous aurons trouvé moyen de confirmer, une fois de plus, que les hommes blancs ne demandent qu'à fraterniser et à civiliser. Qu'en pensez-vous, mes amis ?

Une approbation générale accueillit cette communication, surtout de

la part de Criquet, qui répétait à tort à et travers que jamais, au grand jamais, pareille fête ne se serait passée sur le Continent Noir. Il allait même jusqu'à émettre l'idée qu'il serait bon de composer un menu en règle, que l'un ou l'autre membre de l'expédition voudrait bien se charger de transcrire sur papier à vignettes, proposition dont on rit de bon cœur.

D'accord sur les différentes questions du chef, on convint enfin de remettre jusques après le banquet, la discussion du plan des prochaines expéditions, et de consacrer la journée au repos.

Sir William ne demandait pas mieux et s'empressa de partir pour la chasse avec Mwama et Criquet, qui avait demandé à l'accompagner.

Von Ruff en était toujours à la recherche de ses plantes, tandis que de Sambry, Henri et Paul s'occupaient à poser leur intimité sur des bases plus solides.

Harris veillait sur Cathérine, dont l'état restait toujours stationnaire.

Ainsi vint le lendemain et avec lui, l'heure du banquet.

Deux tables étaient servies, l'une à l'intérieur de la tente et l'autre en plein air.

Nkéré s'était réellement surpassée et l'on se fût cru en face des produits d'une cuisine européenne. Il est vrai que sir William, qui se connaissait passablement en matière gastronomique, avait daigné éclairer de ses lumières les connaissances un peu primitives de l'indigène.

Criquet, lui aussi, s'était fait garçon d'hôtel, et, pour le peu qu'il en savait, avait barboté dans les sauces son léger bagage de cuisinier.

De la sorte l'ensemble était extrêmement choisi, et il s'en exhalait une odeur capable de faire sourire dans sa tombe, l'immortel Vatel.

Von Ruff, lui aussi, contrairement à ses habitudes, semblait être dans son assiette et ne manqua pas de trouver les mets délicieux.

Comme si le hasard avait voulu favoriser les intentions des explorateurs, Harris vint annoncer un mieux sensible dans l'état de Cathérine, ce qui mit tout le monde en belle humeur.

On se casa donc à table, le cœur heureux et l'on trinquait joyeusement.

Les indigènes de Gama-Damala, prévenus des dispositions gracieuses à leur adresse, avaient tenu à ne pas arriver en retard, et se trouvaient sur les lieux, dès le début de la fête.

Hommes, femmes et enfants, tous dans leur plus grand appareil, formaient demi-cercle autour de la table et s'amusaient à voir manger les explorateurs.

La bouche béate et l'admiration sur la figure, ils suivaient, d'un œil plein de curiosité, les évolutions des fourchettes européennes et marquaient par une conversation gutturale, la surprise que leur causait tant de luxe gastronomique.

En vérité, le spectacle était pour eux d'une attraction toute spéciale, et contrastait singulièrement avec leurs habitudes rudimentaires.

Dans l'attente de la distribution des présents, ils se morfondaient sur place, à la grande joie de Criquet, qui les observait du coin de l'œil, tout en faisant un honneur parfait aux aliments succulents.

Jamais le Bruxellois n'avait été aussi heureux.

Placé à table, à côté de sir William, les deux camarades sympathisaient ouvertement et ne tarissaient pas en remarques inoffensivement typiques.

— Quel plaisir que de manger dans de vraies assiettes, avec de vraies fourchettes ! fit Criquet.

— En effet, cela vaut mieux que de manger avec les doigts, riait sir Darly.

— Ou de ne pas manger du tout.

— Comment ? Il y a donc des jours où vous n'avez rien eu sous la dent.

— Plus d'un, mon brave sir William, je vous prie de le croire.

— C'est incompréhensible !

— Et pourtant c'est vrai. Vous admettez que cela ne m'allait que tout juste, moi qui aime tant les délices de la table.

— Pauvre Criquet !

— Bah ! Les misères sont oubliées déjà, en présence de la garniture actuelle de notre menu. C'est pourquoi, comme vous le voyez, je tâche de me rattraper, en buvant le double et en mangeant le triple. Mais, à propos, la question de votre orgue reste décidée, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— A la bonne heure ! J'ai bien envie de demander comme danseuse, l'une de ces jolies filles de négresses qui sont en train de nous lancer des œillades.

— Faites ; mais moi je m'abstiendrai.

— Vous avez tort. Voyez-vous, Monsieur Darly, moi je suis démocrate pur sang, et puis, cela ferait un excellent effet.

— Oui, mais vous aurez de la peine à faire observer par votre partenaire les règles de l'art chorégraphique.

Ainsi causant, on en était arrivé au dessert.

La fraternisation était unanime et donnait aux explorateurs une douce compensation des souffrances passées.

De Sambry se leva, et, dans un speech admirablement tourné, il but à l'accomplissement de l'œuvre entreprise, au triomphe de la civilisation ainsi qu'à la santé de tous. Par une touchante attention, il renouvela ses vœux en faveur du rétablissement de Cathérine, cette pauvre fleur dépaysée, courbée sous le souffle de la tempête, anéantie presque par les rigueurs d'une existence qui n'aurait pas dû être la sienne.

Henri et Paul en eurent les larmes aux yeux.

Dans un mouvement spontané, ils s'élançèrent tous deux vers le chef et le serrèrent sur leur cœur, avec une émotion qui remuait l'âme.

— Vous êtes un noble ami, murmura le frère de la malade, et je n'oublierai jamais ce que nous vous sommes redevables.

— Nous faisons simplement notre devoir, répondit de Sambry.

— Et nous saurons faire le nôtre, ajouta Paul, en vous obéissant et en vous défendant envers et contre tous.

Criquet, lui également, avait les paupières mouillées.

Il en oubliait jusqu'au maniement de sa fourchette.

A son tour il se leva.

— Je tiens à faire mon toast, tout comme un autre, fit-il.

— Faites, répliqua sir William, mais dépêchez-vous.

Le Bruxellois, dominant son émotion, avança son verre.

— Je bois, s'écria-t-il, au bonheur de ceux qui, à travers mille dangers, et sans nous connaître, se sont portés à notre secours. A eux nous devons la vie, car non-seulement ils apportent à nous les vivres qui manquaient à nos corps exténués, mais encore la guérison pour Cathérine. Sur cette terre maudite, nous étions condamnés à périr, nous avions la mort devant nous et rien ne pouvait plus nous arracher à ses étreintes. Nous inclinions la tête, résignés et pleins de désespoir, lorsque vinrent ces hardis Européens, qui nous tendirent une main fraternelle. De notre enfer ils ont fait un paradis, de nos souffrances un bonheur. A eux nos souhaits, à eux notre gratitude et notre éternelle reconnaissance.

Des applaudissements frénétiques accueillirent la tirade de Criquet et portèrent l'enthousiasme à son comble.

Chacun se sentit transporté par ces paroles si simples mais si

profondément vraies, sorties d'une poitrine sincère comme celle du Bruxellois.

Quant à Criquet, superlativement étonné lui-même d'avoir si bien exprimé ses idées, il essuya, d'un air comique, la sueur qui lui en perlait au front.

— Je ne me savais pas orateur, fit-il narquoisement.

— Vous finirez au Parlement, riait sir William.

— Je préfère le barreau.

— A votre aise. Vous n'avez qu'à choisir.

— Toujours est-il que je me défendrai, s'il le fallait.

— Je vous crois même en état de mordre.

— Et à belles dents, je l'assure. Demandez plutôt à von Ruff.

Sir William, qui avait eu le savant comme compagnon de table, voulut lui adresser la parole et trouva sa place vide.

— Du diable, s'il n'y a pas au moins une demi-heure que j'ai manqué notre ami von Ruff, dit-il.

— Il s'est envolé à l'américaine, observa Criquet.

— On le dirait, et je le remarque maintenant seulement.

— Du reste, cela ne m'étonne pas.

— A-t-il fréquemment de ces lubies ?

— Oui. Je suis certain qu'il court, en ce moment, la plaine, à la recherche d'une plante quelconque.

— A coup sûr, c'est un type.

— Unique sous la calotte des cieux.

De Sambry interrompit la conversation, en se levant et en disant :

— Voici venue l'occasion de distribuer nos cadeaux aux indigènes.

Sur un signe de son maître, Mwama avait apporté quelques brassées d'étoffes, de perles, de verroterie et de petits miroirs, qui furent étalés solennellement à terre.

A la vue de toutes ces richesses, les nègres se mirent à pousser des cris de joie qui étourdissent littéralement les explorateurs.

— Le repas des animaux, tit Criquet.

— Dites plutôt la tour de Babel, riposta l'Anglais.

De Sambry adressa une courte allocution aux indigènes et fit ressortir que ces présents leur étaient offerts en reconnaissance des bons soins qu'ils avaient eus pour les Européens.

Puis commença la distribution.

Toutes les mains se tendirent à la fois et ce fut, pendant quelque temps, un brouhaha indescriptible.

Le chef eut toutes les peines du monde à maîtriser ce débordement et à faire équitablement les choses.

— Quels enragés! s'écria-t-il, en se débarrassant à droite et à gauche, de ses marchandises.

— Si j'allais leur tirer un peu les oreilles? fit sir William.

— Laissez, mon ami. Soyons tolérants.

— Ils me donnent sur les nerfs.

— C'est pour la bonne cause.

— Heureusement, sinon...

Tout-à-coup un flux se produisit dans les rangs des indigènes.

Une poussée générale les secouait les uns contre les autres, tandis que des cris de protestation s'élevèrent au milieu d'eux.

Enfin une trouée se fit, et l'on vit apparaître von Ruff qui s'avancait en courant vers la table des explorateurs.

Il était rouge comme un coq, et tournoyait au-dessus de la tête, sa main dans laquelle il tenait un arbuste rempli de fleurs.

Sans crier gare, il se précipita en avant, comme un insensé, en hurlant d'une voix enrouée : « Le Mahogoni! Le Mahogoni! »

D'abord les voyageurs n'y comprirent rien, mais bientôt le naturaliste fournit l'explication de son étrange conduite.

Il avait, disait-il, fait une trouvaille superbe, sous la forme d'une magnifique plante de Mahogoni, ou plante acajou. Il s'exhala sur la valeur de ce produit et affirmait audacieusement que s'il était vrai qu'il n'en avait rencontré qu'un seul spécimen, il n'en était pas moins certain qu'il en tiendrait bien vite une énorme quantité; il parla de collection monstrueuse, d'académie, de renommée, de gloire et de fortune, entremêlant toutes ces appellations dans un galimatias baroque au possible.

Criquet se mit à rire de bon cœur sous le nez du savant.

— Parbleu, lui dit-il, vous nous donnez-là une méchante digestion, avec vos histoires d'acajou.

— Vous ne comprendrez jamais rien à la botanique, lui répondit fièrement von Ruff.

— Je vous en laisse les honneurs.

Puis, se tournant vers sir William :

— Eh bien, ne l'avais-je pas dit? fit-il.

— Cet homme est fou à lier, riposta l'Anglais.

— Vous en verrez encore d'autres avec lui.

— Agréable perspective!

— Excellent garçon, au fond.

— C'est bien le moins qu'il puisse être.

Cependant von Ruff avait disparu à l'intérieur de la tente, avec son Mahogoni; et la distribution des cadeaux continua son train, portant l'enthousiasme au sein des indigènes.

Soudain Criquet se frappa le front.

— Et l'orgue de Barbarie? demanda-t-il à son compagnon.

— Dans les bagages, répondit l'Anglais.

— Ne serait-ce pas le moment favorable?

— De quoi?

— De battre un air.

— Tiens, c'est une bonne idée.

— La farce est ravissante.

— Taisez-vous, nous allons rire.

Doucement sir William quitta son siège; et, sans être remarqué de personne, se glissa vers l'intérieur de l'habitation.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour être de retour, chargé de son orgue de Barbarie.

Il plaça son instrument sur un coin de la table, et se mit lestement à tourner la manivelle.

Les accords entraînants d'une valse parcoururent l'espace.

A ce bruit inconnu, sortant on ne savait d'où, les indigènes furent frappés d'une surprise générale.

Quelques-uns, croyant sans doute à l'apparition d'un mauvais fétiche, détalèrent à toutes jambes; d'autres restèrent cloués au sol, ébahis, comme fappés de la foudre; d'autres encore, talonnés par une peur suprême, se jetèrent face contre terre, dans une pose adorative, pendant que de leurs lèvres coulèrent des mots d'adoration ou d'invocation.

Criquet se tordait de rire.

Jamais, au grand jamais, il n'avait vu pareil coup de théâtre.

Ses éclats d'hilarité dominaient le tumulte et il se battait les côtes, dans une contorsion de gaieté ébouriffante.

— Du diable, si je m'attendais à celle-là, exclama-t-il. Tournez, sir William, tournez; faites valser ces imbéciles!

Et l'Anglais tournait, tournait toujours, à perdre haleine, tandis qu'il riait, lui aussi, à chaudes larmes, de la panique causée par son orgue.

Du reste l'expansion avait gagné tout le monde, jusqu'à de Sambry

Paul et Henri, lesquels s'amuserent carrément aux dépens des naïfs indigènes.

Cependant, lorsque le jeu eut duré un certain temps, le chef crut qu'il fallait y mettre un terme, à moins de se risquer à une mauvaise interprétation de la part des indigènes. Non sans quelques efforts, il parvint à faire entendre raison à ceux-ci, et les congédia, enfin, pleinement satisfaits de la générosité des Européens.

XVII

ALERTE

— Et maintenant, fit le chef, causons sérieusement.

— En effet, le moment est propice, répondit Henri.

Sir William réintégra son orgue, au grand dam de Criquet qui aurait bien voulu entendre encore quelques airs.

— C'est dommage, fit-il. Le concert marchait si bien.

— Vous aurez votre revanche une autre fois, intervint de Sambry.

— N'est-ce pas, Darly? ajouta-t-il en s'adressant à celui-ci.

L'Anglais eut un clignement d'œil significatif, à l'adresse de Criquet.

— Je lui en fourrerai tant, dit-il, qu'il en aura bientôt assez.

— Jamais! exclama le Bruxellois. Je suis musicien de race.

— Cela se voit; et... bon chien de chasse, chasse de race.

— Donc...

— Voyons, mes amis, nous avons autre chose à faire, interrompit le chef.

— Nous sommes tout oreilles, répondirent les deux interpellés, à la fois.

On fit cercle autour de de Sambry et l'on commença la discussion des plans d'expédition.

— Nous avons à poursuivre et à remplir une noble tâche, dit-il, celle de la croisade en faveur de la civilisation. Des Européens nous ont précédés dans cette route de l'émancipation; nous serons leurs successeurs, leurs émules. Réunis tels que nous sommes, disposant d'armes, de munitions et de richesses relativement grandes, nous avons pour nous le beau côté de la situation. L'audace ne nous fera pas défaut et le courage conduira nos pas. Mais d'abord, il faut que nous nous engageons solennellement à rester solidaires les uns